

Séminaire de préparation – Mardi 21 avril 2020

*L'Éthique de la psychanalyse*

Leçon 14 Marie Jejcic – Discutant Cyrille Noirjean.

Texte

**Érotique, hérétique éthique ou de la chose, du vide et de la lumière.**

– L'hérésie immanente à la position de l'analyste

C'est sur « La mort de Dieu » annoncée par Nietzsche que se termine cette leçon XIV, c'est aussi le titre donné par Jacques-Alain Miller à cette leçon dans la version du Seuil mais, si cette mort est la condition de la leçon, en est-elle l'enjeu ?

Nous lisons cette leçon, en ouvrant quelques-unes des références de Lacan qui loin d'être illustratives permettront de préciser les enjeux. À travailler profond, elles orientent le cap de l'analyste dans ses avancées futures.

S'impose ce que l'on pourrait qualifier d'une position hérétique de Lacan, notable dans ce qu'il avait qualifié « son excommunication de l'I.P.A. » Lacan dérogeait à l'orthodoxie. Ce séminaire démontre qu'il ne s'agit pas d'une position lacanienne originale, mais l'éthique même de la psychanalyse qui conduit chaque analyste à l'hérésie pour autant que chaque position questionne un rapport à la vérité de telle sorte que le réel s'y profile ce qui ne va pas sans poser la question du groupe analytique, mais ceci est une autre affaire.

Lacan a travaillé la vérité en la coordonnant au sujet, au sens, à la science, au discours ici, au Réel, à *das Ding*, la Chose. La Chose ouvre le champ du réel qu'il défriche dans ce séminaire. Telle est ici un trait de son hérésie. Ce réel, au travail du langage, de la question femme et de celle de Dieu, problématise le champ de la jouissance.

Nous isolerons quatre temps : 1 La Chose, *das Ding* et la cause du langage, 2– l'acte et la grâce, 3 – Freud : Dieu et le monothéisme, 4 – Dieu et la jouissance.

### **1 - Quelle est la cause du langage ?**

Après qu'ait été lu un article de Sperber sur le langage, Lacan parce qu'il en reconnaît l'intérêt le reprend pour se décaler de l'angle d'approche.

Sperber suivait l'étymologie des mots qu'il considérait dans l'ensemble volontiers référée au coït, comme les premières activités humaines, activités agraires etc. Importe ici la démarche analogique qui opère dans ce champ de la signification, non sans un certain écho jungien : l'universalité de la signification des langues serait hantée par cette analogie coïtale. De cela, Lacan se décale en prenant le chinois. Composé d'éléments monosyllabiques, cette langue met à mal la notion de radical et la prétendue universalité de l'étymologie. En revanche, cette découpe monosyllabique accepte et valorise la notion de signifiant.

Si donc Lacan se détourne d'une étymologie analogique d'une signification imaginaire, il isole par le signifiant, une dimension créatrice du langage d'une capacité non plus analogique mais symbolique où métonymie et métaphore produisent des modifications, principe actif de l'analyse.

Au lieu d'une signification coïtale analogique et universelle, le signifiant emporte une béance, celle de l'origine façon Courbet, celle que le sexe féminin incarne et qui, à susciter l'angoisse, est volontiers refoulée. Ici, Lacan ne parle pas de *penisneid*, mais de la vulve, soit le bord d'un vide qui échappe au registre phallique. La dimension métaphorique du signifiant ne récuse pas ce néant, elle l'inclut, le rend sensible même si elle le refoule.

« Je veux dire que c'est pour autant que l'organe sexuel féminin, plus exactement *la forme d'ouverture et de vide* était au centre de toutes ces métaphores, [...]

Car il est bien clair qu'il y a une béance, un saut de la référence supposée – c'est l'idée fort intéressante – de l'appel sexuel comme tel, de la vocalisation censée accompagner l'acte sexuel comme ayant pu donner l'amorce, l'origine de l'usage du signifiant aux hommes pour désigner, soit substantivement l'organe (et spécialement l'organe féminin), soit verbalement l'acte de coïter. » (p. 290)

La cause du langage n'est ni le cri ni la vocalisation. Dès le début du séminaire, Lacan disait qu'ils ne recouvraient pas la dimension symbolique, du *fort/da* par exemple, parce que le symbolique n'est pas tout. Il est entamé par un bout de réel. Réel du trou, ici présent par *das Ding* au travail de la loi signifiante. Bout de réel, on ne peut l'attraper que par bout, mais si certains bouts peuvent dire leur puissance et leur impuissance, ce bout-là ne peut pas dire. Il déroge à la loi symbolique du langage. Ce réel que Lacan dégage, lui permet de passer de l'usage du langage à sa fonction. À cette fonction, chacun est confronté par ce qui de la vérité travaille avec ce trou, ce réel par lequel un sujet peut se supposer.

Lacan renverse le propos, le sexuel imaginaire ou symbolique peut polariser le jeu métaphorique du signifiant mais ne le cause pas.

– De la vocalisation et du cri.

Dans *l'Esquisse*, Freud abordait le cri par son lien au langage et le présentait comme une soupape de sécurité pour réguler les variations de la quantité endogène par trois fonctions d'association : les neurones psy de la motricité, ceux servant aux images auditives et verbales motrices, à quoi Freud ajoutait l'association du son aux images motrices.–Dans ce même temps précisait Freud, cela produit comme une sorte de renforcement de l'objet par l'hostilité amplifiée. Certes, la perception de l'objet arrive de l'extérieur, par la souffrance, le cri et l'hostilité, mais pourtant il y a comme une création de l'objet « puisque nos cris confèrent à l'objet son caractère » insiste-t-il. Alors, par le souvenir et la conscience, le langage peut se produire. Lacan reprend l'analyse, la décale vers les registres et passe de la création du signifiant via le trou à l'objet, mais cette fois-ci du désir, comme la voix.

À la fin de ce temps, Lacan conclut que via la béance de *das Ding*, le signifiant troue le monde, et là une voix peut résonner. Cela sera repris avec le Schofar.

Deuxième temps

– « Je me suis demandé comment renouer le fil. »

Lacan s'interrompt et, sans lien apparent décide de reprendre deux conférences tenues à la faculté universitaire [catholique] Saint-[Paul] en Belgique à la demande du Chanoine. Lacan n'hésitait pas à parler religion car, remarque-t-il, ces questions ne peuvent et ne doivent pas être laissées aux seuls religieux puisqu'elles interrogent très sérieusement la fonction père.

Lacan passe de la fonction du signifiant à la fonction de Dieu, Dieu le père. La constante est donc la fonction.

Ainsi, l'enchaînement même de la composition de sa leçon, produit une coupure.

Et de fait, quel *jump* ! Ceux qui assistaient au séminaire durent se demander quel était le rapport entre le langage, la béance femme et Dieu le père.

☉, Cette absence de rapport est à inclure comme procédant de la structure topologique elle-même effet de la causalité questionnée Du reste, on lit : « je dirai le rapport, le nœud de la loi au désir ».

De *l'Esquisse au Moïse via Totem et Tabou*, soit de la première œuvre de Freud à la dernière, il piste dans cette leçon : *das Ding* devant lequel le symbolique s'arrête. À parodier Saint Paul et l'Épître aux Romains<sup>1</sup>, il substitue au péché, *das Ding* qui se trouve dès lors articulée à la loi, à la loi du langage mais qui ne l'inclut pas. Si bien que l'articulation est topologique, affaire de nouage du plus intime à ce qui revient par *das Ding* et par la fonction père. La Chose brûlante parle la loi mais n'y est pas. Ce qui se trouve ouvert par le champ du monothéisme, est le champ de la jouissance, à cause de cet extrême intime qui sera bellement nommé dans « Le premier discours aux catholiques » : « L'internité exclue ».

Alors l'enchaînement qui fait ici défaut contient en germe ce qui, trois ans après constituera la leçon sur le séminaire interrompu des *Noms-du père* et, en 1972/1973 dans *Encore*, interrogera la jouissance féminine :

« Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face de Dieu...comme supportée par la jouissance féminine, hein ? » Pour l'heure on en est à celle du père.

Le rapport de l'articulation est donc d'interprétation, interprétation signifiante de la Chose et de la foi, mais aussi de l'acte que Lacan dit dépendre d'une certaine grâce.

## 2 – La liberté et la grâce

Lisons : « [...] nous ne pouvons pas ne pas nous intéresser de la façon la plus précise à ce qui s'est articulé, [...] dans l'expérience religieuse, sous les termes du conflit entre *la liberté* et la *grâce*. »

Quel est l'enjeu ? Nulle part ailleurs, et certainement pas dans la psychologie dit-il, ces notions ont été articulées avec autant de précision que par les pères de l'église, c'est alors

---

<sup>1</sup> Fragment de l'Épître : « Que dirons-nous donc ? Que la loi est péché ? Que non pas. Toutefois, je n'ai eu connaissance du péché que par la loi. En effet, je n'aurais pas eu idée de la convoitise, si la loi n'avait dit : "Tu ne convoiteras pas." Mais le péché trouvant l'occasion a produit en moi toutes sortes de convoitises grâce au précepte ; car sans la loi, le péché est sans vie. Or moi, j'étais vivant jadis sans la loi ; mais quand le précepte est venu, le péché a repris vie, alors que moi j'ai trouvé la mort. Et pour moi, le précepte qui devait mener à la vie, s'est trouvé mener à la mort ; car le péché trouvant l'occasion m'a séduit grâce au précepte et par lui m'a donné la mort. »

qu'il va jeter cette phrase : « Une notion » comme la grâce est « irremplaçable » pour aborder « la psychologie de l'acte. » (p. 293)

Si l'on vous avait demandé ce qui est indispensable pour aborder l'acte, eussiez-vous répondu : la grâce ?

Posons que l'éthique de l'acte en psychanalyse est autant intéressée par la grâce pour la psychologie de l'acte, que la fonction du père par celle de Dieu.-Pourquoi ?

Le conflit de « *la liberté et la grâce* » est un épisode historique entre Pélage et Augustin<sup>2</sup> qui débuta dans les années 410 et fut le combat le plus déterminé de la vie d'Augustin dont les ramifications perdurent dans un clivage où se retrouveront les protestants et les catholiques, les jansénistes et les jésuites... Enjeu décisif donc.

Pélage et Augustin ne se sont jamais rencontrés, mais il n'échappa pas à Augustin que l'orientation prise par ce moine était capitale. Il consacra le reste de sa vie à en démontrer l'erreur.

Que dit Pélage ? Moine anglais et hérétique, son discours bien que sobre, emporte des conséquences décisives : puisque l'homme est une créature de Dieu, il ne saurait être mauvais, bien au contraire. Cette simple proposition, de bon sens semble-t-il, ne fait rien de moins qu'emporter tout l'arbre de la chrétienté. Car s'il est prêté à Dieu de ne produire que des créatures bonnes, l'homme ne peut pas être porteur du péché originel. Sa valeur dépend de lui et de sa seule volonté. La perfection n'est plus un pouvoir de la nature humaine, mais une obligation morale qui s'impose à ma liberté.

L'enjeu, décisif pour le christianisme, n'échappe pas à Augustin. Si l'homme est né bon, si l'on n'hérite pas du péché originel, cela remet en question et la transmission, et la prédestination et la rédemption. Autrement dit, c'est la figure même du Christ qui devient inutile. Pelage exalte le libre-arbitre : si l'homme est libre et Dieu juste, le Christ et la réincarnation deviennent inutiles.

Pourquoi s'intéresser à cela ? Lacan soulève la question parce qu'elle brasse, un enjeu décisif qui n'est pas sans concerner l'inconscient chez Freud et le clivage du Moi, et Lacan de souligner le « christocentrisme de Freud ».

Augustin considère le libre-arbitre mais soutient le péché originel qui, dit-il, est seul à intégrer la libido et, avec elle, la sexualité, ce sont ses mots. Augustin profile un homme divisé.

Alors la liberté sans doute mais pas sans l'opposer à la grâce, avec un libre arbitre mesuré, tout en préservant la notion de responsabilité. Si seule la liberté est désormais requise, la notion très spécifique et difficile à cerner de la grâce devient inutile.

La valeur s'oppose à la grâce et la grâce à la liberté, donc à la pesanteur précise Simone Weil, (W pas V), philosophe, sœur du mathématicien, elle publiera un livre intitulé *La pesanteur et la grâce*.

Elle dit nécessaire de préserver la contradiction qui, dans la lignée d'Augustin, est seule à faire la preuve que nous ne sommes pas tout. De même, notre misère est précieuse qui seule

---

<sup>2</sup> Originaire des îles britanniques, Pelage y naquit vers 350. En 382, il s'établit à Rome puis en 410, se réfugie en Afrique du nord avant de gagner la Palestine. C'est en Afrique où il se réfugie que ses idées vont se répandre, c'est aussi là qu'il sera condamné, s'exilera.

nous confère un sentiment de réalité. Cette réalité, chez S[imone] Weil, se teinte d'impossible.

Elle écrit : « Il faut toucher l'impossibilité pour sortir du rêve. Il n'y a pas d'impossibilité en rêve. Seulement l'impuissance. » Rêve et fantasme, impuissance et impossible butée réelle.

Elle aborde la grâce par la lumière et la définit par la loi et le mouvement : « La grâce est la loi du mouvement descendant. » Dira-t-on que la grâce, lumière et force issue d'un impossible, produit un mouvement constant dans un espace relatif.

L'acte analytique éthique éclaire le sujet se positionner par rapport au flamboiement de *das Ding*, de telle sorte que la Chose produise le mouvement et par lui, permette que quelque chose change. Dans le séminaire sur *L'Acte*, Lacan ne dira-t-il pas :

« Disons d'abord : l'acte (tout court) a lieu d'un dire, et dont il change le sujet. Ce n'est acte, de marcher qu'à ce que ça ne dise pas seulement « ça marche », ou même « marchons », mais que ça fasse que « j'y arrive » se vérifie en lui... « L'acte psychanalytique semble propre à se réverbérer de plus de lumière sur l'acte, de ce qu'il soit acte à se reproduire du faire même qu'il commande. »

Lumière et mouvement, l'acte par la grâce s'articule au réel, béance au cœur du désir référée à *das Ding qui* confère une torsion topologique au plus intime qui me revient non plus comme loi mais libéré de la mort, libéré d'une certaine jouissance.

Il y a en effet, un choix que l'on pourrait dire augustinien de Freud qui ne s'occupe pas du péché originel, mais part du trauma et de la douleur qui clive le Moi. Puis dans cette conférence belge, Lacan dit de Freud qu'il « fait le poids ». Solidité de Freud sans doute en matière de réflexion sur la question de Dieu le père, à quoi il est possible d'ajouter une certaine pesanteur à rester attaché à la loi du Surmoi. Lacan ajoutera que Freud fait procession, indiquant une avancée dans la religion. Le décalage opéré par Lacan serait là. À prendre acte de la Chose et du champ de la jouissance connectée au réel et au signifiant, il ferait passer l'acte analytique d'une certaine pesanteur à la grâce comme éclairée par le réel.

*Das Ding* est toujours flamboyant. Brûlure de l'organe solaire chez Akhenaton, du buisson ardent pour Moïse le Madianite ou bien, plus discrètement, lumière de l'interprétation qui fait basculer d'un réel intolérable, sinon à croire en lui, à un réel qui, à ne pas interdire le sujet, pourra devenir éclairant. Il y a le bien et la loi, la foi et la jouissance, la politique et l'éthique, enfin pour Freud, deux Moïse.

### **3 – Freud, les Moïse et le monothéisme.**

– Avant les Moïse, le premier père d'avant l'Œdipe chez Freud est celui de la Horde en 1913. Père d'avant l'inceste et d'avant la loi, la jouissance toute que ses fils lui prêtent les amèneront à le tuer. Or, remarque Lacan, paradoxalement, ce meurtre au lieu de libérer les fils en leur accordant la jouissance, au contraire la leur interdisent autrement mais autant qu'avant. Premier élément décisif : « [...] non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence du père était censée interdire mais, si je puis dire, elle en renforce l'interdiction. » (p.302)

Ceci dénonce la faille que cette prétendue jouissance-toute versant père masquait. Après le langage et les femmes, Lacan découvre la faille camouflée par Dieu, par le père. Quiconque franchit, s'affranchit – la liberté – de cette faille fait l'objet d'une dette, si bien que « tout exercice de la jouissance comporte quelque chose qui s'inscrit à ce livre de la dette dans la loi. » Le champ de la jouissance découvre un reste qui inscrit une dette au livre de la loi et cette dette est la livre de chair pour un sujet.

En 1939, Freud présente à la racine du monothéisme, deux Pères fondateurs.

Un Moïse l'égyptien, politicien et législateur qui aurait sorti d'Égypte un petit groupe attaché à la religion d'Akhenaton, religion de l'unitarisme dit Lacan, qui considère donc un seul Dieu Un, un seul principe, ce que n'est pas la religion chrétienne trinitaire. On retrouve l'enjeu d'un Dieu Un.

Ce Moïse rationaliste sera tué comme le père de *Totem [et Tabou]* de 1913. Tué par le peuple qu'il a libéré et dont le meurtre refoulé en effacera la trace et le message jamais transmis. Freud tient sur une culpabilité originelle, sur un refoulement, sur une division donc y compris chez les Pères fondateurs. Si cela parle de Freud, Lacan s'inscrit dans cette boiterie de l'inconscient.

Ce meurtre de Moïse, Père fondateur, revient par celui du fils par lequel le christianisme s'accomplit avec la rédemption chrétienne. Le meurtre refoulé du père revient dans le christianisme par le meurtre du fils. Freud par le refoulement du meurtre voit confirmé dans le retour du meurtre du fils, celui du père : « Mon père pourquoi m'avez-vous abandonné ? Père ne vois-tu pas que je brûle ? » Le meurtre du fils est la vérité du meurtre du père.

La révélation de la Chose.

Suite à ce Moïse, il y a un second Moïse, l'*inspiré*, le Madianite, gendre de Jethro, père de Séphora son épouse, c'est lui qui recevra les lois de la parole du buisson ardent. Dans ce buisson qui le dévore, Lacan reconnaît *das Ding*, la Chose de Moïse. De là, une voix s'élève qui dicte les Tables de la Loi. Autant dire qu'un bout de réel résiste à la loi et, par *la Chose*, il y a nouage, ce qui ne simplifie rien, de la jouissance du désir et de loi.

De la jouissance toute du père de *Totem [et Tabou]* tué par ses fils à la jouissance d'un peuple dont le désir a été sauvé par ce père, mais qui pourtant le tue, il y a un renversement. On passe du désir des fils qui tuent le père et sa jouissance à la jouissance des fils qui tuent le père et son désir.

« [...] non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence du père était censée interdire mais, elle en renforce l'interdiction. » L'obstacle éliminé, la jouissance demeure interdite.

Le meurtre du père de *Totem [et Tabou]* ni celui de Moïse l'égyptien ne libèrent les fils qui découvrent, Lacan a une formulation dense mais décisive « la Chose dans l'ordre la loi ». Voici la Chose, l'ordre surmoïque et puis la loi de la parole. On passe de l'ordre imposé, à une mise en ordre. Voici, un Surmoi autorisé à tout exiger et comment sinon par l'amour, l'amour qui met le désir en berne. Ici l'amour est celui du sacrifice.

#### **4 – Du meurtre du père, de la Jouissance et de la loi**

Contiguë à la loi qui révèle le désir, Lacan via la transgression de cette même loi, en vient à la jouissance.

Là se trouve Dieu, le père qui, dit Lacan, n'est pas mort car s'il est mort, c'est qu'il l'est depuis toujours. De même, chez Freud, il n'est pas mort, mais assassiné, deux fois plutôt qu'une. Il me semble que cet enjeu n'est pas mince puisqu'il reprend la question de la division par la culpabilité, division que l'on trouve chez les Moïse de Freud, division du sujet chez Lacan.

Du soleil d'Akhenaton au buisson ardent, la Chose flambe mais ce qui change est que, de ce feu, retentit une voix, voix d'un Dieu caché qui énonce les lois de la parole. Lacan produit un nouage entre la fonction de Dieu dans son rapport à la Chose, la voix et la loi.

Alors la lumière, « l'éclat de la face » a pour effet de permettre que l'on nomme. Ce Dieu est celui qui, de s'adresser à un homme, se nomme « [...] *Je suis celui ce qui suis*, [...] » (298).

En conséquence, chez Freud le monothéisme se fonde à partir du champ de la jouissance où le meurtre du père produit la culpabilité des fils et son refoulement jusqu'à ce qu'il fasse retour, comme ce qui du réel revient à la même place.

Que le fils soit tué dans la religion chrétienne l'inscrit dans la vérité pour autant qu'elle poursuit jusqu'à son terme la révélation de ce dont il est question dans le crime primitif du Père selon Freud, c'est-à-dire selon le sujet d'un inconscient. Le meurtre du père transgressif comme toute jouissance met dans la dette, et la dette dans la loi. La jouissance, la dette et la loi s'écrivent.

La rédemption dit le rachat, la dette payée par le fils venu pour racheter le meurtre de celui dont les ordres surmoïques et tyranniques n'ont rien à voir avec la loi que transmettra le second.

La faille est là dit Lacan. Soumis à la loi morale, la culpabilité est renforcée par les exigences cruelles du Surmoi. Autrement dit, un pan du symbolique est captif du réel, comme un pan de la jouissance échappe à la loi.

C'est pourquoi j'hésite à dire que la leçon est centrée autour de la mort de Dieu.

L'histoire de Pelage et d'Augustin invite à conférer une importance au meurtre du père, comme Freud le renouvelle. Dieu est tué et la question de la jouissance ne se pose que par ce meurtre et non par sa mort. C'est le message de Freud, que reprend Lacan. Pourquoi ? Parce que là se trouve le sujet.

Si Dieu était mort d'épuisement par exemple sous les coups de la science biologique, l'homme serait livré à la Science et son corps à l'état d'objet à la médecine. Étouffer le sujet a pour risque de le robotiser par les ordres.

Mais travaillé par la jouissance pour le meilleur et pour le pire, il reste sujet de son désir divisé. Pour le pire et c'est son asservissement d'une jouissance à la Chose, pour le meilleur et, entre alors en jeu, la castration. Pour l'articuler à ce vers quoi s'avance Lacan, il semble possible de dire que la cure sera déterminée par ce potentiel réel.

La même année, Lacan achevait « Subversion du sujet et dialectique du désir », 1960, dans les *Écrits* par :

« La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la loi du désir » (p. 827).

Et dans l'*Éthique* à cette leçon nous lisons, p. 303, « [...] la transgression dans le sens de la jouissance ne s'accomplit qu'à s'appuyer sur le principe contraire, sur les formes de la loi. »

Ce rapport énigmatique de la jouissance à la loi au désir, rend Dieu sinon nécessaire, au moins son nom, car il faut au sujet pouvoir s'en servir jusqu'à ce qu'il soit en mesure d'assumer que l'Autre est barré, car s'il l'est c'est qu'il l'est depuis toujours.

Si la transgression est nécessaire pour accéder à cette jouissance et que c'est à cela que sert la loi, la transgression mais dit Lacan dans le sens de la jouissance ne s'accomplit qu'à s'appuyer sur le principe contraire, sur les formes de la loi. Et si les voies vers la jouissance ont quelque chose en elles-mêmes qui s'amortit, qui tend à être impraticable, c'est l'interdiction qui lui sert, si je puis dire, de véhicule tout-terrain, d'autochenille.

Le second point c'est que Dieu, il faut l'aimer. C'est un commandement et que ce commandement d'aimer dit suffisamment que cela ne va pas de soi et que la religion chrétienne pousse dans ses retranchements puisqu'il fait retour sur l'autre commandement qui impose d'aimer son prochain comme soi-même.

Que Dieu soit mort comme Pan l'a été ne change rien pour Dieu, mais beaucoup pour la civilisation et le sujet. Le fil politique qui frissonne est sans doute à coordonner ici.

Texte relu par Marie Jecic.

*Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.*